

PARIS MATCH

N° 177 2 AU 9 AOUT 1952 Mr. du N. : 60 fr. 50 Fr.
10 frs belges — 0,90 suisse — Maroc : 65 frs

Nos envoyés spéciaux
vous font assister aux
2 drames de la semaine

**LA MORT
D'ÉVA PERON**

**L'EXIL
DE FAROUK**



HELSINKI : LES HUIT JOURS LES PLUS PATHÉTIQUES DES JEUX



L'EX-ROI FAROUK A BORD DU « MAHROUSSA ». AFFRETE EN ITALIE, IL EST ESTIME A 1 MILLIARD 400.000.000 DE FRANCS. LONG DE 142 M., IL EST EQUIPE D'UN RADAR ET D'UN TELEPHONE RADIO.

FAROUK : DERNIER REGARD SUR L'ÉGYPTÉ

VOIR PAGES SUIVANTES

20 milliards l'attendent dans les banques suisses et américaines

JUSQU'AU bout, Farouk semble avoir voulu donner de lui une image déconcertante. Il a fait de son exil une croisière. L'usage veut que les souverains s'enfuient par les escaliers de service et passent les frontières déguisés en domestiques. Farouk, lui, a quitté sa patrie comme il y avait vécu : confortablement. Il est monté comme d'habitude sur son yacht, le *Mahroussa*, qui est le plus beau du monde. Il s'est assis sur le divan profond d'un salon de réception, au milieu des meubles de palissandre et d'acajou. Et sans doute même, comme il en a chaque jour l'habitude, a-t-il pris un bain dans la baignoire bleue construite à sa mesure. Il était bien difficile sur le bateau de s'apercevoir qu'il n'était plus qu'un souverain déchu et que le troisième roi de l'Égypte moderne était le bébé brun que berçait une nurse anglaise. Le pavillon de Farouk flottait au mât et même sa cloche d'or sonnait les quarts sur le pont.

Comme d'habitude, sa première halte fut Capri. Seulement, cette fois, il n'y descendit pas, précédé par sa jeune et opulente reine coiffée d'une casquette d'officier de marine. Il ne quitta pas sa chambre. C'était l'aube. Le marin qui lui porta son petit déjeuner raconte que l'ancien roi, en robe de chambre, fumant son premier cigare, regardait sans rien dire grandir à l'horizon le petit port de Marina Grande. La chaloupe qui gagna la terre était chargée de malles. Elle portait aussi la cloche d'or, signe que le roi est seul maître sur le yacht, et quelques caisses de whisky et de champagne. Puis ce fut tout et le navire cingla vers Naples dans l'orage qui se levait.

M. Farouk ressemble singulièrement au roi Farouk. Ce qui fait un drame de ce voyage de noces à Capri, c'est la perte de la cloche d'or. Pour le reste, tout y est, ou presque. Sa suite est encore nombreuse. Son appétit gigantesque qui lui fait faire un déjeuner complet le matin aurait même été plutôt avivé par l'air de la mer. Sa haine des photographes est toujours aussi grande. Sa première déclaration retransmise par un de ses aides de camp au chef de la police de Capri fut : « Je n'ai qu'une chose à vous demander : protégez-moi des journalistes. »

Il est le plus riche des rois sans couronne

Il est vrai que Farouk garde quelques souvenirs de son somptueux passé : s'il perd le pouvoir, il conserve la richesse. Il ne recevait au Caire que 160 millions de francs de N°te civile, mais il possède une fortune personnelle gigantesque lui venant de son père. Elle est investie en grande partie en Suisse et aux Etats-Unis. Elle est évaluée à 20 milliards de francs. Ses revenus (terres du delta du Nil, boîtes de nuit, restaurants, immeubles de rapport au Caire, etc.) sont de 2 milliards de francs. Il n'y a donc aucune raison pour que le simple citoyen se refuse ce que le roi s'accordait. Pour Farouk, l'exil n'est pas un deuil. On le reverra au *Carlton* de Cannes où l'année dernière il avait loué 32 chambres qui lui coûtaient 700.000 francs par jour. On le reverra entrer au casino, s'asseoir et, avec une régularité qui l'a fait surnommer « la locomotive » par les croupiers, répéter

« banco » en poussant des plaques d'un million.

Farouk a abandonné ses quatre palais d'Abdine, de Koubbeh, de Ras-el-Tin et de Mantazah, et ses voitures si nombreuses qu'un général en avait la responsabilité; pourtant il reste le plus riche de tous les souverains détrônés. Les six rois qui ont perdu leur couronne depuis la fin de la guerre : Pierre II de Yougoslavie, Siméon II de Bulgarie, Humbert I^{er} d'Italie, Michel I^{er} de Roumanie, Wilhelmine de Hollande et Léopold I^{er} de Belgique, sont tous ensemble moins fortunés que lui.

Il collectionne les timbres, les femmes et les allumettes

Et c'est cet argent avec le pouvoir quasi féodal dont il jouissait en Égypte qui en quinze ans, ont fait, d'un mince garçon idéaliste et séduisant, un vieillard presque chauve. Il a été le souverain des contes d'Orient. Rien ne lui a résisté. Ni la chance : il pouvait jouer sans se donner de limite. Ni les femmes : son or les attrapait comme le miroir aux alouettes. On pourrait écrire des romans sur ses aventures sentimentales. Au Caire et à Alexandrie, il allait souvent dans les boîtes de nuit. Il y avait toujours une table avec en travers une étiquette « Réserve à Sa Majesté le Roi ». Quand il remarquait dans la salle une jolie femme, il envoyait un de ses aides de camp l'inviter, qu'elle soit accompagnée ou non. Plusieurs fois, cela créa des incidents pénibles. Les pachas avaient peur de laisser leurs filles sortir le soir, à cause du roi. La manière dont il divorça, puis dont il se remaria, sont assez symptomatiques. En 1938, il épousa Sasi Naz Sulfikar, fille d'une des dames d'honneur de sa mère. Elle devint la reine Farida (en arabe, « la seule », « l'unique »). Mais il ne s'entendit pas avec elle. Elle lui reprochait ses trahisons incessantes; comme en outre elle ne réussit à lui donner que trois filles. Farouk décida, après dix ans de mariage, de divorcer. Le Koran lui en donnait le droit : il n'avait pas de postérité mâle. Farida était très populaire. Le scandale fut énorme et la popularité de Farouk sérieusement entamée.

L'année suivante, chez un bijoutier, il resta stupéfait, un collier à la main, en voyant entrer une très jeune fille. Elle s'appelait Narriman Sadek; elle avait seize ans. Elle était fiancée à un jeune diplomate, Zaki Hashem, membre de la délégation égyptienne à l'O.N.U. Farouk ne cacha pas longtemps son intention d'épouser Narriman. Quand Zaki Hashem l'apprit, il entra dans une colère folle et provoqua par ses déclarations un scandale au moins aussi retentissant que l'avait été celui du divorce du roi. Il donna sa démission. Le 6 mai 1951, Farouk épousait Narriman. Le 16 janvier 1952, naissait le futur roi, Ahmed Fouad.

Mais il serait absurde de vouloir réduire la personnalité de Farouk à celle d'un « gros homme adipeux, égoïste, coureur, brutal, joueur, goinfre et paresseux ». Certes, il aime manger; quand il se levait à 4 heures de l'après-midi pendant son voyage de nocés, il décrochait son téléphone pour appeler le maître d'hôtel. Les cuisiniers, lui qui-vive, attendant son réveil, lui pré-

paraient des menus de ce genre : « Bouchées à la reine, sole, côtelettes de mouton, poulet rôti, langouste, purée de pommes de terre, petits pois, riz, artichauts, pêches. » Farouk est indiscutablement ce qu'on peut appeler un « homme fonctionnel », avide de connaître toutes les satisfactions que la nature peut procurer, mais il est bien autre chose aussi. Il est à double face. Ses voitures américaines traversaient le Caire ou Alexandrie en faisant hurler les sirènes extravagantes dont il les avait équipées, l'une imitant le cri d'un chien écrasé, l'autre le refrain d'un orgue de Barbarie, la troisième une sonnerie de clairon. Mais il faisait distribuer 80 millions de francs, soit la moitié de la somme que lui donnait personnellement l'Etat, pour lutter contre les mouches porteuses de trachome, la terrible maladie des yeux qui frappe les trois quarts de la population et contre les autres épidémies qui tuent un enfant égyptien de moins de cinq ans sur deux et donnent à ce pays le triste record de la mortalité infantile.

Il y a même chez lui une sentimentalité de midinette. Il avait inventé de voler en rase-mottes au-dessus des fellahs et des enfants qui repiquaient le riz à la main comme il y a quarante siècles, et il lançait dans le ciel des milliers de balles de ping-pong qui pouvaient s'échanger ensuite contre des sacs de bonbons.

Il collectionnait stupidement les boîtes d'allumettes, mais il était capable de discuter en sept langues les problèmes qui se posent à l'Égypte. Il dépensait 2 milliards pour réunir dans tout un étage d'un de ses palais les plus beaux timbres et les plus belles monnaies du monde, mais aussi il engageait — le premier — la lutte contre l'analphabétisme, la grande plaie d'Égypte, puisque 18 millions d'Égyptiens sur 20 millions ne savent pas lire. Il faisait bâtir 3.000 écoles, une université, des hôpitaux, quintuplait le nombre de lycées existant.

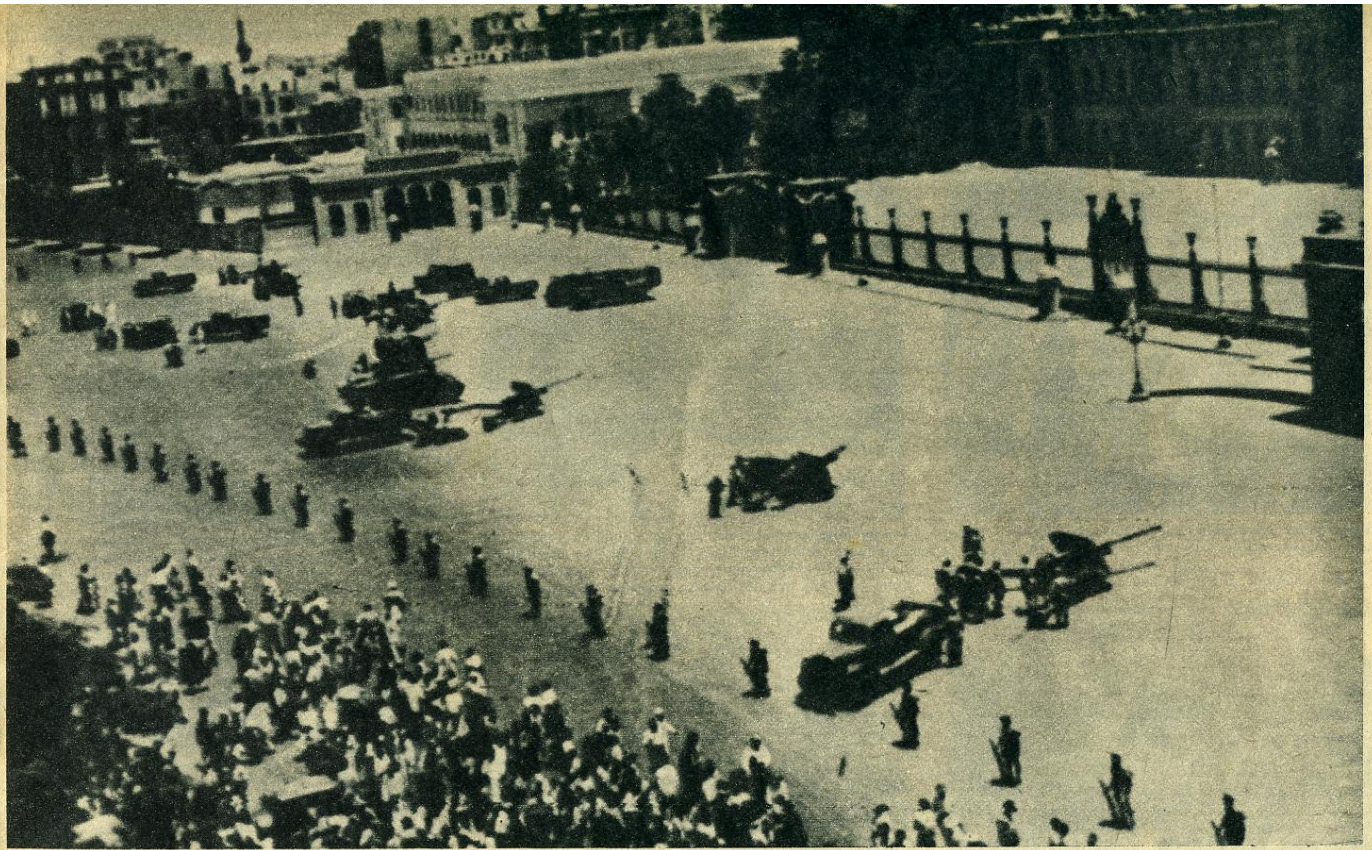
Il est l'Orient en fez et en veston

FAROUK est un homme intelligent. Ce qui est stupéfiant, c'est qu'il semble s'employer à ce qu'on le trouve parfois odieux. Il ne s'agit pas d'une attitude concertée mais de réactions naturelles et enfantines. Cet homme chauve, gros et pâle, que la vie a gâté à force de le satisfaire, est presque un jeune homme. Il vient d'avoir trente-deux ans. Et il aime s'amuser parfois à l'orientale, c'est-à-dire sans beaucoup de retenue. Sur ce plan, un sceptre est un jouet merveilleux. C'est la baguette magique qui fait s'ouvrir toutes les portes, plie toutes les volontés. Un jour, un jury de noctambules égyptiens chevronnés élit miss Egypte. Aussitôt Farouk téléphone pour qu'on annule l'élection et qu'on désigne une de ses favorites. Il dit « banco » à une table de baccara et s'il sort « neuf » il éclate de rire comme pour montrer au destin qu'il le remercie de sa gentillesse. Il offre le champagne à des officiers anglais qui lui ont chanté sans le reconnaître des chansons désagréables pour lui, et il rit en leur révélant : « Je suis le roi. » D'une autre manière, il s'amuse à choisir pour divorcer de Farida le jour même où sa sœur Fawzia divorce du shah de Perse. Quand Farouk s'ennuie, il devient le calife Haroun-Al-Raschid, qui se pro-

menait la nuit dans Bagdad pour connaître ses sujets, faisait décapiter les méchants pour les punir, un peu aussi pour se distraire et récompensait les bons en les laissant puiser dans son coffre rempli de bijoux. Farouk, c'est l'Orient en fez et en veston. Il faut comprendre l'Islam pour le comprendre. Il était un roi féodal. Il dirigeait l'armée, nommait les ministres, pouvait dissoudre le Parlement. Il jouissait même d'un privilège exorbitant et rémunérateur : aucun producteur de coton égyptien ne pouvait vendre sa récolte avant qu'il ait vendu la sienne. Mais il ne lui suffit pas d'être un calife, il voulut un instant devenir un pontife : le pape de l'Islam. Des généalogistes se mirent au travail et, à côté d'un arrière-grand-père lyonnais, le colonel Scève, vétéran de la Grande Armée, lui découvrirent une filiation directe avec Mahomet. Aussitôt, il se laissa pousser la barbe et endossa la longue redingote des imams. Il se rendit tous les vendredis à la mosquée. Il renonça au vin et à l'alcool. Sans succès, l'accueil glacial que les chefs des autres pays arabes — peu soucieux de se donner un pape — réservèrent à son initiative le firent renoncer à son entreprise d'évangélisation coranique par le haut.

Il a haï les Anglais quand leurs tanks sont entrés dans son jardin

SA vie est remplie de ces sortes de tentatives avortées. Quand son père mourut, il était à l'Académie militaire de Woolwich, en Angleterre. « On vous appelle au Caire », lui annonça-t-on. Il prit le téléphone et ne prononça pas d'autre parole que « Allô ! ». Il était devenu très pâle. Sa mère, au bout du fil, lui avait dit simplement : « Vous êtes roi. » Il avait seize ans. Il rentra tout de suite en Égypte avec Ali Maher Pacha — l'actuel président du Conseil — venu le chercher. Quelques mois plus tard, il s'asseyait sur le trône avec un solide bagage de naïveté. Il était alors un jeune homme mince et séduisant, à la taille bien serrée dans son ceinturon d'officier. L'Égypte fut enchantée, séduite même par ce grand garçon blond, champion de tout, qui sortait de l'école. Il avait de grands projets sociaux pour élever le niveau matériel de son peuple. Il n'en réalisa pas le dixième, il sombra prisonnier de sa propre puissance. Les grandes nations s'efforcèrent de le circonvenir. L'Italie lui envoya ses jolies femmes, l'Allemagne d'Hitler une Mercedes. Il ne se trouva personne pour lui dire « non » ou lui claquer une porte au nez. Et quand cela se produisit, il était trop tard; l'ancien boy-scout était devenu un homme fait, presque blâsé. Il avait vingt-deux ans. C'était lors de l'avance de Rommel en Libye, en 1942. Les Alliés se demandaient de quel côté pencherait Farouk. Pour lui éviter toute erreur, ils jetèrent leur épée dans la balance. Comme Farouk avait refusé que Nahas Pacha forme le gouvernement, sir Miles Lampson, ambassadeur d'Angleterre, se présenta un matin au palais d'Abdine. « Que Votre Majesté veuille bien désigner Nahas Pacha pour présider le cabinet », dit l'ambassadeur sur un ton qui n'avait plus la douceur des vœux diplomatiques. Le roi ne répondit pas, alla à la fenêtre que lui montrait l'ambassadeur. On distinguait à travers les ar-



**LA RÉVOLUTION ÉGYPTIENNE TIENT
DANS CES DEUX PHOTOGRAPHIES**

Un général inconnu en Europe Mohammed Naguib bey, fils d'un officier soudanais est devenu l'homme le plus puissant d'Égypte. Le 26 juillet, il faisait investir le palais Abdine, au Caire (en haut) ainsi que les trois autres palais de Farouk. C'est par radio qu'il annonça, une heure après son départ d'Égypte, l'abdication du roi (en bas). L'ambassadeur des États-Unis, M. Jefferson Caffery, convoqué par Farouk, assista aux entretiens. Il servit de médiateur et assura par sa présence la sauvegarde de la vie du roi. Naguib, nommé maréchal par le souverain, refusa cette distinction.

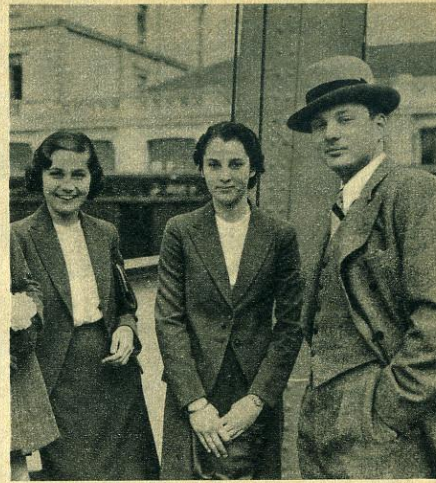
VOIR PAGES SUIVANTES



Son premier baise-main. Il a 11 ans. Par son père il descend d'un aventurier albanais proclamé pacha d'Égypte en 1806 ; par sa mère d'un colonel français, officier dans l'armée khédivale. Il n'a pas une goutte de sang égyptien.



Son premier combat : A l'Académie militaire royale de Woolwich (Angleterre) il reçoit une éducation occidentale. Le prince Freddie, comme l'appellent ses camarades, pratique à 15 ans tous les sports : boxe, tir, natation, tennis.



Ses premières confidentes : Ce sont ses sœurs. A gauche, Fawzia, future impératrice d'Iran. A droite, Faiza. Farouk a deux autres sœurs : Faïka et Pathia. Les prénoms de tous les enfants princiers d'Égypte commencent par un F.



Son avènement : Il monte sur le trône d'Égypte à 16 ans, à la mort de son père, Fouad. C'est un garçon mince, sérieux, plein de bonnes intentions. Il conserve auprès de lui le précepteur anglais qu'il avait depuis son enfance.



Son armée : Elle a été dans toutes les crises fidèle et dévouée à la royauté. Mais la défaite dans la guerre de Palestine a fait naître chez les officiers les premières critiques contre le régime. C'est l'armée qui détrônara Farouk.



Son ambition : Il rêve de devenir le chef spirituel de tous les musulmans et se laisse pousser la barbe des imans (guides religieux). Il se fait saluer par la foule : « Vive le roi Farouk, le Calife. » Les autres souverains sont hostiles.

Son adversaire : L'Angleterre. En 1942 elle impose à Farouk, trop italianisant, un gouvernement pro-allié avec Nahas Pacha. En 1945, Churchill vient voir le roi. Il lui promet l'évacuation de la zone du canal à la fin de la guerre.

Sa dynastie : La descendance de Farouk semble assurée par son mariage avec Narriman Sadek, jeune fille de 17 ans, dont il a évincé le fiancé. Leur fils, Ahmed Fouad, 7 mois, vient d'être proclamé roi d'Égypte et du Soudan.

Sa passion est le jeu. Il passe toutes ses nuits à la table de baccara, gagnant et perdant des millions avec le sourire. Sur notre photographie, prise à Deauville l'année dernière à un gala, il est assis à la gauche de la Béguin.



FAROUK A FERMÉ SON ALBUM ROYAL

Sur ces photos figurent seize ans de règne. Lorsque Farouk monta sur le trône c'était un jeune homme séduisant et adulé par son peuple. Il n'est plus aujourd'hui qu'un roi exilé. Farouk s'était fixé trois objectifs : chasser les Anglais de Suez, annexer le Soudan et devenir le fédérateur des États arabes. Les Anglais sont toujours à Suez. L'annexion du Soudan n'est que théorique et l'Angleterre vient de refuser de reconnaître l'autorité de son fils Ahmed Fouad sur ce pays. Quant à la Ligue arabe dont le siège est au Caire, elle n'a plus d'autorité sur personne.

En partant il a serré deux fois la main de celui qui le chassait

bres le cordon des chars anglais encerclant le palais.

« Monsieur l'Ambassadeur, dit Farouk en signant, vous regretterez cette démarche. »

Les Anglais le regretteront sans doute puisque le destin voulut que ce soit le même Nahas Pacha qui dénonçât les accords anglo-égyptiens en 1951. Jamais Farouk n'oublia.

Cette visite de l'ambassadeur anglais le rendit antibritannique pour le restant de ses jours. Comme un lord visitait le jardin d'Abdine et s'exaltait sur sa beauté et sa grandeur, Farouk l'interrrompit très doucement : « Ça n'est rien, dit-il, vous auriez dû le voir avec des tanks anglais. »

Devenir le leader des nations arabes, sa grande idée, issue de ses rêves d'adolescent, continuait de l'obséder. Ayant échoué sur le terrain religieux, il reprit l'offensive sur le terrain politique. Il alla voir Ibn Séoud, offrit l'hospitalité au grand mufti évadé de France et surtout déclara la guerre à Israël. Il pensait que ce serait une promenade militaire. Ce fut une catastrophe nationale. Sa défaite lui coûta son trône.

L'armée égyptienne fut décimée. Elle était mal commandée et surtout très mal armée. Une enquête ouverte un an après la guerre révéla un scandale extraordinaire : l'intendance égyptienne avait pratiqué la concussion sur large échelle et livré un matériel inutilisable acheté au rabais. L'accusation portait sur les canons, les fusils, les mitrailleuses, les grenades, les obus. Étaient compromis officiellement le sous-secrétaire d'Etat à la guerre et à la marine, le directeur du corps royal du génie, l'inspecteur en chef des munitions, le commandant en chef de la marine royale à Alexandrie et plusieurs autres hauts fonctionnaires. Ils avaient acheté à une société suisse des canons de 105 incapables de tirer contre des objectifs invisibles. Ils les avaient payé 15.000 livres alors qu'une société suédoise en proposait de meilleurs pour 7.000 livres. Ces canons explosèrent vers l'arrière ou se brisèrent au cours des exercices. Sur 250.000 grenades à main achetées en Italie, 100.000 n'explosèrent pas. 5.000 obus de 75 se révélèrent inutilisables. L'armée égyptienne acheta encore à une société belge 2.000 mitrailleuses et 50 millions de balles dont elle n'avait aucun besoin.

L'armée ne lui pardonna pas les Waterloos du désert

Le scandale que provoquèrent ces révélations rejaillit sur Farouk dont de nombreux amis et favoris étaient compromis officiellement ou non.

L'armée humiliée ne pardonna pas au haut commandement incapable et au roi les Waterloos qu'elle avait essayés dans le désert devant un ennemi inférieur en nombre et en matériel. C'est à ce moment qu'on voit apparaître un inconnu sur la scène égyptienne. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, jovial et courageux. Il est pauvre et honnête. Il est brave. Dans la guerre de 1948 contre Israël il a été blessé trois fois. Il se nomme Mohammed Naguib bey. Nommé commandant permanent de l'infanterie, il est en contact avec tous les jeunes officiers d'infanterie. Il parle toujours de « nettoyer les écuries ». Il est très populaire. Il a eu une idée de génie : il a doté l'Égypte de deux soldats incon-

mus : un musulman et un chrétien, et il leur a fait donner la bénédiction anglaise en amenant avec des couronnes à la main deux journalistes anglaises dont tous les journaux du Caire et d'Alexandrie reproduisirent la photo le lendemain. On commença à penser que son bon sourire était moins niais qu'il n'en avait l'air. Quand il se fit élire — à la suite d'une pétition signée de trois cents noms — président du Gézireh Sporting, le club des officiers, à la place du commandant en chef ou du chef d'état-major, seuls candidats possibles selon les statuts, Farouk entra dans une violente colère et fit fermer le club.

100 coups de fusils firent de lui un simple citoyen

A PARTIR de ce moment, les événements vont se dérouler à une vitesse extrême comme un film qui passe trop vite devant l'objectif.

Le 22 juillet, Hilaly Pacha, chargé de former le cabinet, se voit refuser par le roi le portefeuille de la Guerre pour Naguib. Farouk lui impose Ismaïl Cherine bey, le mari de sa sœur, la princesse Fawzia, « la plus belle femme du Moyen-Orient ». Naguib et ses jeunes Turcs qualifient de provocation cette décision qui mettait en quenouille l'armée égyptienne. A 1 heure du matin, un important groupe d'officiers se réunissait à la caserne d'Abassa. Ils déci-

daient aussitôt de passer à l'action. Tous les points stratégiques furent occupés. Pourtant, quand le Caire s'éveilla le mercredi matin, il ne se rendit pas compte tout de suite de l'importance de l'événement. Alexandrie, capitale d'été, comprit tout de suite qu'il ne s'agissait pas d'empêcher une révolution avec des baïonnettes, mais que c'étaient les baïonnettes cette fois qui s'étaient révoltées. Hilaly, le président du Conseil, dépêcha « l'homme fort » de son gouvernement, M. Maraghi, ministre de l'Intérieur, pour discuter. « Il ne s'agit pas de discuter, mais d'obéir », dit Naguib. Le soir, Farouk acceptait de nommer Ali Maher Pacha à la tête du gouvernement.

On aurait pu croire qu'il ne s'agissait que de la chute un peu brutale d'un gouvernement. Le lendemain, Naguib fit la preuve qu'il s'agissait d'une révolution. A l'aube, ses troupes investissent le palais de Ras-el-Tin à Alexandrie où se trouvait Farouk, le palais Montazah, où résidaient la reine Narriman et le petit prince Fouad. Une échauffourée se produisit entre les soldats de Naguib et ceux de la garde royale. Mais il n'y eut que quelques blessés. Jamais coup d'état n'avait été aussi rapide ni aussi économique. Cent coups de fusil avaient été tirés et S.M. Farouk I^{er}, roi d'Égypte, souverain du Soudan, de Nubie, de Kordofan et de Djarfour, n'était plus qu'un simple citoyen.

Si Farouk n'avait pas tenu, c'est

qu'il ne le pouvait plus. Une petite poussée, et il était parti. Pour une raison essentielle, dira l'histoire : parce qu'il n'a pas voulu frapper la corruption où elle était la plus dangereuse, au pied de son trône. Ali Maher Pacha et Hilaly essayèrent bien de la réduire, mais seulement au sein du grand parti égyptien, le Wafd. C'était suffisant pour s'aliéner profondément ce parti, et ce n'était pas assez pour satisfaire Naguib. Farouk s'est retrouvé seul, privé du rempart traditionnel du trône : l'armée.

Il semble aussi qu'il ait précipité le dénouement en envoyant au Caire des hommes de confiance chargés de monter à coups de piastres une émeute susceptible de provoquer une intervention étrangère.

Quand Naguib se fut assuré qu'il était maître de la situation, il alla voir le roi et lui demanda le départ de ses familiers. Farouk céda après une longue résistance. Furieux, il décrocha son téléphone et demanda l'Europe. Sa communication fut enregistrée par la police. Elle était compromettante. Le lendemain à la radio, Naguib révélait le texte de l'ultimatum qu'il avait transmis au souverain :

« Amis compatriotes, s'écriait-il. Pour compléter la tâche que votre vaillante armée a entreprise pour votre cause, j'ai rencontré aujourd'hui Ali Maher Pacha, le premier ministre, et lui ai remis une pétition destinée à S.M. le roi Farouk I^{er}, comportant deux demandes, la première, abdiquer en faveur de sa Hauteur le Prince Royal avant midi aujourd'hui, et la seconde, quitter le pays avant 18 heures aujourd'hui. Sa Majesté a gracieusement accédé à ces deux demandes. »

21 coups de canon pour son fils le roi

A 17 heures, Naguib entra au palais royal par une porte de derrière. Farouk l'attendait dans un salon. Naguib salua militairement et serra la main du roi, puis, passant devant une garde d'honneur qui jouait l'hymne national suivi de Narriman habillée de gris et portant des lunettes noires, des trois princesses et du petit prince Ahmed Fouad sur les bras d'une nurse, gagna le quai royal. Naguib l'accompagnait. Avant d'embarquer sur le canot qui allait le conduire vers son yacht ancré à 600 mètres, Farouk s'entretint cinq minutes avec celui qui le chassait ; il lui serra la main de nouveau puis le général salua militairement. Sur le pont supérieur du *Mahroussa*, tête nue, avec Narriman à ses côtés, il assista aux préparatifs de départ. Les quais étaient presque déserts et il y avait peu de bateaux. La frégate *Malik Farouk*, embossée à proximité, fit retentir vingt et un coups de canon.

Farouk vient d'arriver en exil dans la plus belle île du monde et déjà l'Égypte s'inquiète. Elle est comme une balance sans fléau. La vague d'articles de toutes sortes sur la vie privée du roi — jusqu'ici interdits par la censure — ne cache pas l'appréhension générale. Naguib n'est que le porte-parole d'un groupe d'officiers subalternes. Il n'est pas sûr qu'il soit le Mustapha Kemal de ses Jeunes Turcs. Déjà, il se heurte à ses alliés du Wafd. Farouk, le joueur de poker, n'a peut-être pas abattu toutes ses cartes. Capri, prédisent seulement ses amis, sera son île d'Elbe.

Jean FARRAN



MAHER PACHA CONTINUE

Au dîner que Farouk donnait à l'occasion de la naissance du prince héritier, au palais Abdine, Ali Maher (à gauche) était à la place d'honneur. L'homme qui était allé chercher Farouk en Angleterre pour le faire monter sur le trône est aujourd'hui le chef de la nouvelle Égypte. A gauche, le général Naguib.